

XYZ. La revue de la nouvelle



Image 4

Vincent Engel

Numéro 60, hiver 1999

L'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Engel, V. (1999). Image 4. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (60), 95–95.

Image 4

Vincent Engel

Je sais, cela semble presque anodin ; mais la mémoire n'est-elle pas surtout le retour de gestes anodins qui ont cet air de rien qui veut tout dire et ne le peut ?

J'ignore, en fait, quels souvenirs ma grand-mère maternelle conservait de la guerre. Rien d'exceptionnel, sans doute, à part l'exode, les rationnements, le tabac que l'on faisait pousser en douce. En d'autres mots, une attente, trop longue comme le sont les attentes inconfortables, mais rien de plus qu'une pénitence acceptée pour accroître la liesse de la libération. Pas de résistance, pas de collaboration ; une vie qui continuait en tâchant de sauver l'essentiel : les habitudes.

Bien après la guerre, je fis la connaissance de mes oncle et tante paternels, rescapés des camps. J'étais jeune, mon père ne m'avait que peu parlé de cette épreuve subie par les siens. Mon oncle et ma tante n'en parlaient pas davantage. Ils étaient venus passer quelques jours chez nous, et j'avais pu les observer au jour le jour.

Mémoire sans discours. Bien sûr, déjà, sur leur avant-bras, un matricule tatoué, mémoire indélébile qui survivrait à leur souffle, quelque temps. Mais je n'ai vraiment commencé à imaginer ce qu'avaient pu être les camps qu'en voyant ma tante manger une pomme : elle l'épluchait longuement, avec le soin méticuleux d'un artiste graveur, mâchait lentement les quartiers fins qu'elle découpa ; puis elle savourait, une à une, les épluchures. Plus encore, après le petit déjeuner, quand tout le monde avait quitté la table où elle demeurait avec un entêtement que nous feignions de ne pas comprendre ; alors, à petits gestes peureux, clandestins, elle faisait glisser les miettes sur la table et les faisait tomber dans sa paume un peu tremblante, pour les porter, furtive et angoissée, à sa bouche.